

Montréal, par rues et par ruelles

Diane Archambault-Malouin, M.A.

Volume 23, numéro 1, 2017

Montréal, ville d'histoires...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85553ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)
1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Archambault-Malouin, D. (2017). Montréal, par rues et par ruelles. *Histoire Québec*, 23(1), 17–19.

Montréal, par rues et par ruelles

par Diane Archambault-Malouin, M.A.

Diane Archambault-Malouin détient une maîtrise en études des arts de l'Université du Québec à Montréal. Consultante en patrimoine bâti et en histoire sociale, elle a réalisé des études et collaboré à diverses publications. Spécialiste de la toponymie montréalaise, elle est l'auteure principale de l'ouvrage Les rues de Montréal, répertoire historique paru aux Éditions du Méridien en collaboration avec la Ville de Montréal.

À l'occasion du 350^e anniversaire de Montréal, elle a présenté des causeries publiques sur ce sujet et rédigé des chroniques pour le quotidien La Presse. Parallèlement, elle poursuit une carrière dans le milieu muséal montréalais à titre d'éducatrice et de commissaire d'expositions. Elle est la présidente fondatrice de la Société d'histoire du Domaine-de-Saint-Sulpice.

Montréal, par rues et par ruelles¹ reprend le titre de causeries que j'ai présentées à l'occasion du 350^e anniversaire de Montréal, il y a déjà vingt-cinq ans. J'invitais alors ainsi les Montréalais de tous âges à lever la tête et à retrouver leur histoire en interrogeant les mots posés sur les plaques de rues, de parcs et de ruelles. Aujourd'hui, cette invitation tient toujours. Cette causerie présente quelques clés pour décoder ce patrimoine collectif que sont les noms des rues, ruelles et parcs de Montréal, car les toponymes font bien plus que nous orienter dans l'espace, ils commémorent notre histoire².

L'aventure toponymique de Montréal commence officiellement en juillet 1672, trente ans après la fondation de la ville. Depuis 10 ans, les Messieurs de Saint-Sulpice sont les seigneurs de l'Île de Montréal. La ville se nomme toujours « Ville-Marie en l'isle de Montréal » quand le supérieur, Monsieur François Dollier de Casson (1636-1701), entreprend de la doter d'un plan d'urbanisme. Il opte pour un plan orthogonal de 10 rues à partir du sentier quelque peu sinueux existant entre les quelques maisonnettes et l'hôpital construit par mademoiselle Jeanne Mance (1601-1673). Il nomme ce sentier « rue Saint-Paul », d'après le saint patron du premier gouverneur de la colonie, Paul Chomedey, Sieur de Maisonneuve (1612-1676). Il fait de même pour l'ensemble des rues, rendant ainsi hommage aux fondateurs. Enfin, il nomme « rue Notre-Dame » la rue

principale ainsi placée sous la protection de la Vierge Marie, la patronne de la ville.

À ces premières rues s'en ajouteront d'autres, tant à l'intérieur des murs de fortifications que dans les faubourgs. Elles aussi seront dénommées des saints patrons des personnalités de l'époque. Les plaques des rues du Vieux-Montréal d'aujourd'hui, beaucoup plus vaste que le Ville-Marie d'alors, témoignent de cet univers religieux tout en payant tribut aux premiers grands personnages de Montréal.

Avant la fin du XVIII^e siècle, les limites de la ville sont étendues vers le nord jusqu'à la rue Duluth et la ville est divisée en deux quartiers, est et ouest, de part et d'autre du boulevard Saint-Laurent. Là donc où se trouve l'origine de la mention « Est » et « Ouest » de nombreuses voies actuelles traversant cet axe.

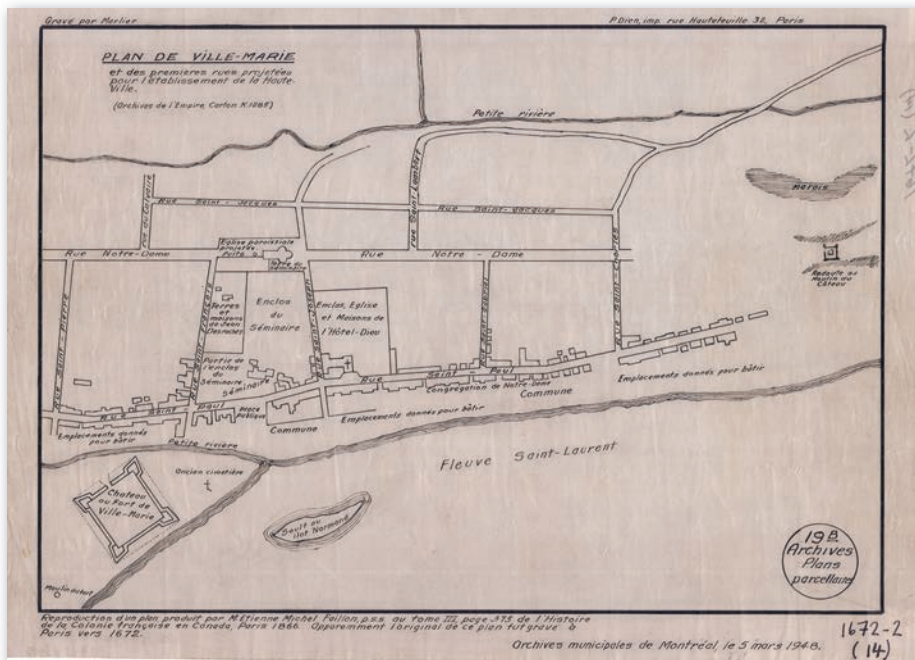
À compter de 1801, on amorce le démantèlement des murs de fortifications de pierres qui avaient remplacé les structures de bois en 1740. En 1817, la démolition complétée, la ville compte 132 voies dont la « ruelle des fortifications » qui marque l'emplacement de l'ancienne enceinte. Plusieurs des rues « hors les murs » sont alignées en continuité avec les rues de l'ancienne ville. De cette expansion, nous avons hérité du pittoresque changement de « rue Saint-Pierre » en « rue de Bleury », au-delà du mur d'enceinte

puis, en « avenue du Parc », un peu plus loin encore en montant vers le nord de la ville.

En 1832, la Ville de Montréal obtient son incorporation. Pour marquer la toute première élection d'un maire et de conseillers, le 3 juin 1833, Louis-Benjamin Berthelet (1796-1847) intègre les rues « Mayor » et « Conseillers de Ville » au plan du lotissement de son terrain. C'est l'usage de l'anglais au comité exécutif qui avec le temps a transformé ce toponyme en « City Councillors ».



Depuis le 19 septembre 2001, un parc du Vieux-Montréal dans l'arrondissement Ville-Marie rend hommage à François Dollier de Casson, qui a dessiné le premier plan des rues de la ville. (Photo : Diane Archambault-Malouin)



En 1672, le notaire et arpenteur Bénigne Basset, sieur des Lauriers dressait ce plan des rues projetées. « Plan de Ville-Marie et des premières rues projetées de la Haute-Ville. » (Source : Archives de la Ville de Montréal CA M001VM066-1-P014)

À cette période, plusieurs villages se créent en marge de la grande ville. C'est l'occasion pour quelques propriétaires fonciers de faire leur entrée dans la toponymie. Lotissant leurs terrains à des fins résidentielles, ils y ouvrent des voies de communication qu'ils cèdent ensuite à la Ville à la condition qu'elles soient dénommées de leur propres noms. On assiste à une laïcisation des toponymes et à une appropriation personnelle de la toponymie. De cette époque, nous conservons de petits ensembles familiaux comme autant de fiefs des familles Aird et Bennet, Casgrain et Beaubien, ou encore les dénominations de Rachel, Napoléon, Roy et Cadieux par la succession du notaire Jean-Marie Cadieux au moment du lotissement du terrain en 1834.

En 1850, Montréal compte 200 rues et un peu moins de 58 000 habitants. Dix ans plus tard, les voies et parcs sont au nombre de 300. La ville s'étend alors au nord jusqu'au nouvel Hôtel-Dieu sur l'avenue des Pins, à l'ouest du chemin de la Côte-des-Neiges et à l'est jusqu'à la rue Parthenais. En 1871, la population dépasse 107 000 habitants.

On entreprend alors de démocratiser l'exercice toponymique, ce qui conduira ultimement aux comités de toponymie d'aujourd'hui. Des citoyens sont choisis pour statuer sur l'ouverture, la fermeture ou la dénomination de nouvelles voies et places publiques. Le travail ne manque pas lorsqu'au début du xx^e siècle Montréal procède à l'annexion de nombreux villages et municipalités de l'île, soit quatre avant 1900 et 24 avant 1910. Ces annexions conduisent à des changements de noms afin d'éviter la confusion et faciliter l'orientation.

L'expansion de Montréal et les annexions se poursuivent et conduisent à un total de quelque 2 200 toponymes à la fin du xx^e siècle. En 2006, la fusion d'une centaine de municipalités du Québec dont 19 sur l'île de Montréal porte ce nombre à plus de 6000 toponymes. Le grand séisme toponymique appréhendé n'a pas eu lieu et la toponymie montréalaise compte toujours plusieurs doublons.

On le voit, Montréal compte plusieurs types de toponymes, adoptés au fil du temps. Cette variété reflète

l'évolution et la multiplicité des mentalités plutôt que des périodes très précises.

Les toponymes utilisant des noms de saints, les hagionymes, sont nombreux à Montréal. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ils ne datent pas tous de la même période. Outre les hagionymes du xvii^e siècle présents dans le Vieux-Montréal, d'autres sont du xviii^e siècle. Ces noms ont été choisis par certains cessionnaires pieux, comme Philippe Turcot (1791-1861) et son épouse, Marguerite Arcouet (1790?-1864), qui ont laissé les rues Saint-Philippe et Sainte-Marguerite dans l'arrondissement Saint-Henri. Certains autres viennent du xix^e siècle et témoignent du morcellement en 1854 de la paroisse Notre-Dame fondée en 1657, puisqu'ils sont ceux des patrons des églises catholiques qu'ils jouxtent.

Les noms propres sont cependant les plus nombreux. Pour la plupart, ces dénominations rappellent, on le devine, de grands personnages de l'histoire. Noms d'hommes, pour la plupart, grands hommes politiques, écrivains, musiciens célèbres, héros de leur temps. Ces personnages qui ont fait l'objet de dénominations politiques, commémoratives voire éducatives ne se trouvent cependant pas toujours en lien avec l'histoire montréalaise, québécoise ou même canadienne. Ces dénominations qui n'utilisent souvent que le seul nom de famille sont difficiles à dater, puisqu'elles peuvent avoir été adoptées lors d'un décès, d'un anniversaire ou encore exprimer l'estime de la population ou de l'élite envers un personnage marquant. Elles ont parfois lieu en cours même d'un mandat public. C'est le cas du toponyme Sherbrooke apparu vers 1817 durant le mandat à titre de gouverneur en chef de l'Amérique du Nord britannique du très apprécié Sir John Coape Sherbrooke (1764-1830). Ces toponymes avec seul patronyme sont généralement antérieurs au xx^e siècle, puisqu'il est maintenant d'usage de dénommer du nom complet, prénom et nom.

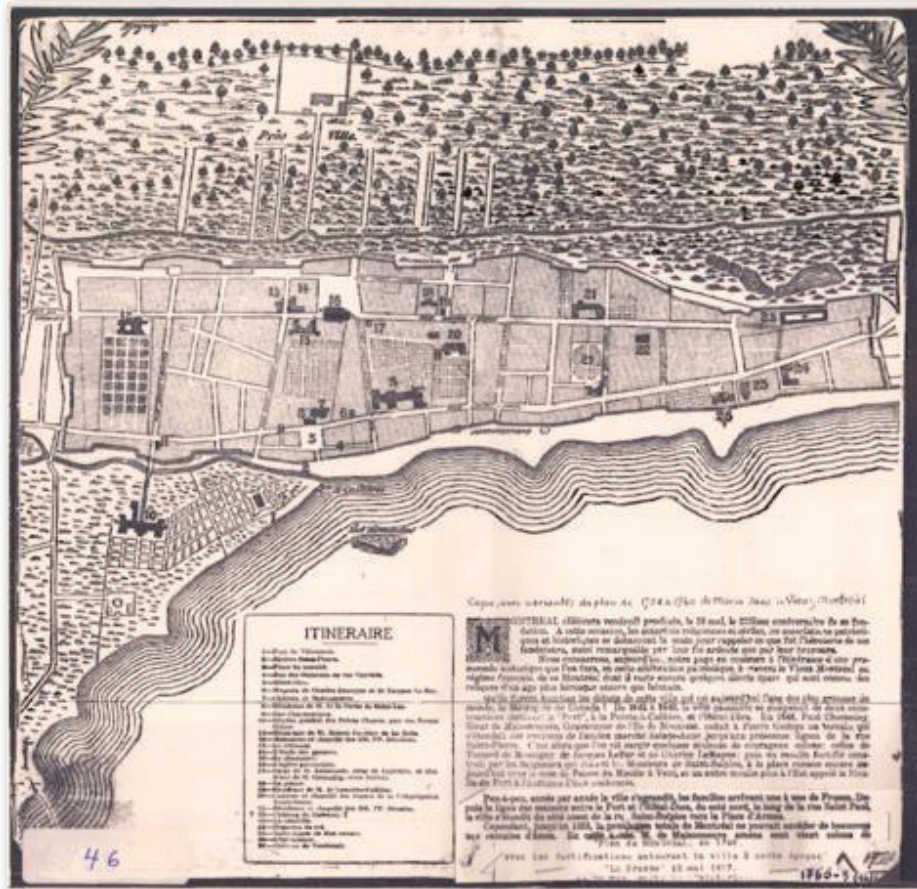
D'autres toponymes empruntent des noms communs. Des toponymes comme « parc du Lac-à-la-Loutre », « rue des Éclusiers » ou encore « parc de l'Ukraine » rendent compte de la volonté des décideurs d'évoquer une histoire plus modeste en insistant sur des réalités à garder en mémoire. Ces dénominations, généralement plus récentes, présentent également l'intérêt d'un lien de proximité avec l'histoire du lieu.

Outre les noms propres et les noms communs, la toponymie montréalaise compte aussi depuis peu des dates. En 1998, on a ainsi introduit le toponyme « Place du 6-décembre-1989 » à proximité de l'École Polytechnique afin de souligner, dans un esprit de non-violence, la tragédie survenue près de dix ans auparavant.

D'autres tendances sont également apparues récemment. On constate l'attention portée aux toponymes d'origine autochtone, à ceux liés à l'histoire des Noirs, à l'histoire du sport, aux champions olympiques ou encore aux créateurs de toutes disciplines. C'est là une belle façon de mettre en lumière ce patrimoine humain tout aussi essentiel à notre identité que les grands héros des livres d'histoire.

Depuis 2010, les femmes sont, elles aussi, plus présentes dans la toponymie montréalaise. Certaines y étaient déjà invisibles, anonymes presque sous un prénom ou un nom de famille. Les dénominations actuelles avec prénom et nom les tirent de l'ombre. Le 2 mars 2016, la Ville a de plus créé une nouvelle banque de noms exclusivement féminine nommée « Toponym'Elles ». Elle a invité la population à collaborer à l'atteinte de l'objectif de 375 noms de femmes destiné à souligner le 375^e anniversaire de Montréal³.

Les arrondissements ont aussi acquis de nouveaux pouvoirs en termes de dénominations de lieux. Plusieurs ont déjà mis en place des comités consultatifs locaux constitués de



En mai 1917, le journal *La Presse* publiait une reproduction de ce « Plan de Montréal en 1760 » créé le 12 mai 1917 par l'archiviste de la Ville, Conrad Archambault, pour souligner le 275^e anniversaire de Montréal.
(Source : Archives de la Ville de Montréal CA M001VM066-2-P003)

citoyens et de représentants d'organismes. Parmi ces organismes, les sociétés d'histoire figurent en très bonne place et avec raison.

Beaucoup reste à dire et à écrire sur la toponymie montréalaise, car elle témoigne de notre héritage tant britannique que français comme de notre ouverture sur le monde. Mieux connaître ce patrimoine, se l'approprier, c'est assurer un legs précieux aux générations futures, ce qui s'avère une de nos missions comme citoyens et encore plus comme membres de sociétés d'histoire.

Notes

- 1 Sauf mention contraire, les informations contenues dans ce texte sont tirées de l'ouvrage *Les rues de Montréal, répertoire historique*, Ville de Montréal, Éditions du Méridien, 1995, 547 p. et du répertoire historique en ligne à villedemontreal.qc.ca.
- 2 Voir à ce sujet le « Patrimoine toponymique », *Continuité*, hiver 2017, numéro 151.
- 3 Ville de Montréal, communiqué en date du 2 mars 2016.